

de sauteuse mémoire n'en fit de pareilles. Chacun de nous regardait, et je crois que cette scène muette n'aurait pas fini sitôt, si Milady ne lui eût dit qu'entre gens de condition on faisait moins de cérémonies. Il en convint, mais il excusa les siennes sur le commerce qu'il avait été obligé d'avoir à Aix, avec des bourgeois, avec lesquelles il craignait d'avoir gâté ses manières. J'en suis tout honteux, dit-il, et je suis sûr que mes cousins, les princes d'Esse, m'en feront la guerre quand ils viendront chez moi. Milady, sentant alors son faible, lui dit qu'elle avait appris qu'il avait aussi des parents à la cour d'Angleterre et qu'elle croyait avoir ouï parler de lui comme d'un des cousins à la duchesse de... Oh; sûrement, dit-il, et je compte bien l'aller voir. Je vous y mènerai, dit Milady: elle est ici; elle a avec elle une demoiselle Hamilton, qui est fort aimable. Hamilton! répliquait-il, Ah! c'est ma cousine; ma bisaincée était de cette maison. Je veux l'aller voir. Dites-moi, monsieur, fit Milady gravement, voyez-vous vos parents tous les ans? Oui, madame, répliqua-t-il. Oh! bien, en ce cas, je vous plains, car vous devez faire le tour de l'Europe. Le comte prit le compliment à la lettre et nous fit un nouveau détail de ses cousins, dont le moindre était un milord. M. Gake qui se divertissait beaucoup, prit un verre d'eau, et lui porta la santé du roi de Suède, qui devait être aussi son cousin, comme chef de la maison d'Esse, et lui proposa de boire à tous les princes de cette maison. En vérité, lui dit Milady en le quittant, je crois que Madame votre mère a été bien aimable et que Monsieur votre père était bien bon, puisque vous avez tant de parents distingués. Il y a toute apparence que le comte ne comprit point cette malice, car il n'y répondit que par une révérence, et partit avec son cortège pour aller à sa toilette."

Comme on a bien raison de dire que l'affectation ne fait qu'allumer une chandelle pour éclairer nos défauts, qu'elle fait remarquer soit notre manque de sens, soit notre manque de sincérité; qu'elle n'est que la caricature de la nature, et qu'elle semble être la seule source de ridicule!

UN SOLITAIRE.

LES RUINES DU CHÂTEAU BIGOT

DE L'ERMITAGE.

Je ne prétends pas faire ici une étude archéologique. Depuis déjà longtemps, les Garneau, les Ferland, les Faribault, les Laverdière, les LeMoine, les Casgrains, tous savants interprètes de nos ruines et de nos monuments historiques ont accaparé le monopole de cette science. Partout où leur main a passé, la poussière a parlé pour dire son dernier mot. Mais j'ai cru qu'une rapide esquisse des ruines du Château-Bigot telles qu'elles apparaissent aujourd'hui serait de nature à intéresser les lecteurs de "l'Opinion Publique" et du roman de M. Marmet. Avec un rare talent d'imagination, l'auteur de "l'Intendant Bigot," est venu revêtir la mesure de l'Ermitage d'un caractère tout-à-fait féodal. Cachots, fausses trappes, murs à ressorts, à passages secrets, souterrains, oubliettes, rien ne manque dans la description qu'il en fait pour rappeler la demeure d'un de ces suzerains du moyen âge qui ont fait périr tant de victimes dans les tortures, étouffé tant de sanglots sous les grincements du verrou. Un homme de cœur se révoltait sous le fouet du châtelain, une jeune fille avait su lui plaire—tous deux disparaissaient soudainement. Où étaient-ils? qu'étaient-ils devenus? Ils expiaient dans l'ancre du dragon de la montagne, l'un sa dignité l'autre sa beauté.

Je me garderai bien de faire un reproche à M. Marmet, d'avoir usé largement de son privilège de romancier, d'avoir reconstruit en donjon, au grand plaisir de ses lecteurs, ces trois vieux murs chancelants qui se dressent encore en face du visiteur curieux sur l'emplacement du prétendu Château Bigot, qui, en réalité, n'a jamais été qu'une simple maison bourgeoise. Notre jeune auteur canadien prend trop de souci de respecter l'histoire partout où sa fiction s'aventure sur ce terrain sacré, pour que je le trouve en faute, lorsqu'il va changer l'allure et la forme d'un morceau de pierres perdu dans la solitude.

Cependant, la vérité a des droits inaliénables. Sans rien enlever au mérite de la création de M. Marmet, qu'il me soit permis de décrire le Château-Bigot comme il est aujourd'hui et d'essayer avec ses ruines de le refaire comme il était jadis.

L'Ermitage était caché dans un pli de la robe azurée des Laurentides, au pied d'un mamelon qui porte le nom de "Montagne de la Reine," à environ une demi lieue au nord du village de Charlesbourg. De l'épais rideau d'arbres qui le masquait aux regards des indiscrets il reste à peine un étroit lambeau. Sur une largeur d'environ trois arpents et une profondeur de cinq à six, le sol avait été soigneusement défriché. Il fallait des jardins remplis de fleurs et de vergers pour reposer la vue, élever l'odorat, et flatter le palais du maître de céans. Des lilas et des pruniers fleurissent encore au milieu des ruines; ils resteront bientôt seuls eux, chétifs arbustes, pour attester la tombe de l'orgueilleuse demeure à jamais enfouie sous le gazon. La montagne, boisée d'érables, d'ormes, de hêtres et de bouleaux prêtait un fond sombre à ce gai passage. De ses flancs s'échappait une source murmurante qui traversait les jardins à deux endroits en courant du nord au sud. A l'extrémité nord du défrichement s'ouvre un bas-fonds d'une dizaine de pieds de profondeur. Là, la rivière emprisonnée sous de fortes digues devait former un étang. Cette partie maintenant envahie par les aulnes ne permet d'en préciser ni la forme ni l'étendue. Le temps a rompu les digues et la rivière coule paisiblement sur un lit de sable brun mêlé de paillettes de mica—à environ un arpent en face des ruines. Jetez une mouche au fil de l'eau et vous verrez bientôt surgir de l'ombre de gentilles petites truites qui vont se la disputer. Bigot n'avait pas de murènes, mais son étang devait être abondamment peuplé de truites.

Deux chemins conduisent de la ville à l'Ermitage—l'un passant à la croix de Beauport et filant droit au nord-ouest jusqu'à quelques arpents de la petite rivière—il faut prendre ensuite par les champs pour atteindre l'allée entretenue sur une longueur d'environ deux arpents—tronçon de la route spacieuse que parcouraient les carrosses de l'Intendant. Vous êtes au bord de la rivière, large à peine de dix pieds—Voici les ruines du Château-Bigot. A peu près à un arpent devant vous se dressent comme des pierres druidiques—trois grands murs ébréchés, dont deux murs de pignons et un de refend, parallèle aux deux premiers une touffe de pruniers et de cerisiers vous empêche d'en voir davantage. De plus près on découvre une partie de la maçonnerie des murs du front et du derrière de la maison. Dans la partie ouest, quelques trumeaux du rez-de-chaussée restent encore en partie debout. Pas une pièce de bois, tout a été enlevé par les voisins. La cave est remplie de pierres à travers lesquelles poussent des sureaux et des framboisiers. En deux ou trois endroits, ces pierres ont été écartées et le sol remué. On se rappelle involontairement la croyance généralement répandue à l'existence

de trésors enfouis en ces lieux, et les recherches nocturnes que plusieurs personnes ont faites pour les découvrir. Je me suis laissé dire également, qu'un médecin de Québec, sur la foi du récit de M. Amédée Papineau avait creusé la cave en divers endroits pour y chercher le squelette de la jeune indienne tombée sous le poignard de la maîtresse de l'Intendant, mais je tiens à honneur de ne pas le croire. La foi aux trésors de l'Ermitage existe-t-elle encore? je ne saurais le dire. Cependant j'ai remarqué, non sans surprise, lorsque je visitai le terrain, la dernière fois (le 22 mai 1872) que deux trous d'environ quatre pieds de diamètre et d'une profondeur de trois ou quatre pieds avaient été creusés récemment, l'un à l'ouest et l'autre au sud des ruines. De celui de l'ouest on n'a extrait que du sable, mais dans celui du sud on a trouvé des pierres et du ciment parfaitement conservé, à peine tacheté de rouille par des racines qui y avaient percé. A-t-on trouvé autre chose? Mystère. J'ai été quelque peu étonné, de rencontrer ainsi du ciment à près d'un arpent de l'habitation et pour ainsi dire en plein champ. On n'a pas pris la peine de remplir les trous, ce qui en a été tiré est resté au bord.

L'Ermitage mesurait cinquante pieds de longueur sur trente de largeur, vingt pieds entre le pignon du nord-est et le mur de refend et trente pieds entre ce dernier et le mur du pignon du sud-ouest. Il y avait cinq fenêtres sur le derrière de la maison et quatre sur le front. La maison avait deux étages ou si l'on veut un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Une porte s'ouvrait dans le mur de refend pour faire communiquer tous les appartements supérieurs entre eux. Le cadre de cette porte en partie conservé comme celui des fenêtres était en pierres de taille, tandis que le reste du bâtiment était construit à la française en cailloux bruts et du plus dur granit. Ce granit a rougi sous l'action de la pluie, comme s'il eût passé au feu. A peine découvrez-vous çà et là quelques parcelles de ciment. On dirait que ces pierres se tiennent ainsi superposées par un miracle d'équilibre. Le mur du nord-est adossé à une forte cheminée s'est conservé plus entier, le mur de refend est complètement décapité. Sur une étendue de douze pieds sur dix, le lambris est à peu près intact sur la face sud-ouest du mur de refend. A une hauteur au-dessus de la portée de la main, je lis les noms de "W. L. Hume" et de "B. W. Colston" gravés dans le plâtre à la pointe du couteau.

Au centre du mur du pignon du sud-ouest et sous la cheminée apparaît une ouverture entourée de briques en assez bon état de conservation, à peu près de la grandeur d'une gueule de four. En dehors du mur et vis-à-vis de l'ouverture on découvre envahi par le gazon et les herbes St. Jean un reste de maçonnerie qui nous donne lieu de croire que, de fait, il y avait un four en cet endroit.

Les murs de la maison ont généralement trois pieds d'épaisseur à la base et pas plus.

A environ un jet de pierre de l'habitation vers le sud-ouest, on peut voir encore, mais à fleur de terre les fondements d'une autre construction en bois dont il ne se trouve pas pièce sur pièce. Étaient-ce les écuries, hangars, remises, etc., du Château? Je le crois mais sans en être sûr. Un puits comblé de pierres, un bel azerolier, avec les fondements, (solage) voilà tout ce qu'on peut y remarquer. Longueur, soixante pieds, largeur, trente ou à peu près.

Pour parcourir le châtelain de l'Ermitage à toute la montagne voisine où sont ouverts des sentiers et des chemins bien battus que la légende fait retentir des plus joyeux hallalis. L'ours, le chevreuil, l'origonal abondent dans cette vaste forêt. En droite ligne, on compte à peine une lieue pour se rendre au lac Beauport qui sans doute figurait l'étang de ce parc immense. Dans les prairies de castor, la bécassine se levait par centaines, des nuées de canards cachaient la vue du soleil et chaque touffe de coudrier recélait une famille de perdrix. Et la pêche donc!

Hélas! ces beaux temps sont bien loin du chasseur d'aujourd'hui. L'ours est disparu, l'origonal est là-bas, dans les neiges, le chevreuil a gagné les hauteurs de l'Ottawa. Seules la perdrix et la bécassine apparaissent encore, mais bien rares autour du vieux manoir. C'est là que Portugais va, chaque année, faire lever sa première bécassine, ce qui constitue un événement pour tout le cercle de la presse.

Dans les herbes, tout autour de l'Ermitage, les reptiles fourmillent, ne redoutez rien; ce sont des couleuvres inoffensives pour l'homme; mais dans les ruines, il y a des nids de petits oiseaux, et l'on y tremble au moindre bruissement du gazon ou du foin sauvage.

De mémoire d'homme, le "Château Bigot" a été vu debout, avec son toit, ses divisions, ses splendeurs et ses fenêtres. Des cultivateurs des environs m'ont dit y avoir fait noces et festins. Ils nous en parlent comme d'une grosse maison d'habitant, construite sans plus de frais ni de luxe que grand nombre d'habitations de Charlesbourg.

—Mais par qui? comment a-t-il été démoli. Qui a enlevé la charpente, toutes les pièces de bois de la construction?

—Oh çà! c'est toute une histoire.

Vous flairerez une légende sous roche, et vous écoutez des deux oreilles.

—Il y a bien longtemps, le seigneur Rouge qui venait de temps à autre au Château disparut et on n'en entendit plus parler. L'Anglais avait pris possession du pays, et on avait raison de croire en effet, que le maître du Château avait péri dans les batailles ou qu'il était retourné en France avec tous les autres richards qui nous avaient abandonnés, après nous avoir sucés jusqu'à la moelle des os. Cependant durant plusieurs années, personne n'eût le courage de se rendre jusqu'au château, tant le seigneur avait inspiré de frayeur aux habitants d'alentour.

Un jour, Pierre B... plus intrépide que les autres s'aventura jusqu'à l'Ermitage—trouva la porte ouverte et visita toute la maison à l'exception de la cave. Il rapporta qu'il avait vu les tables dressées, nappes, assiettes, couteaux et fourchettes dessus, les lits et l'ameublement en bon ordre, les tapis sur le plancher et la batterie de cuisine appendue aux murs, un peu rouillée par l'humidité, mais non demandant que peu de frais pour se remettre proprement au feu.

"Il m'est venu une idée, mes amis, ajouta-t-il, en s'adressant à un groupe d'hommes qui l'écoutaient bouche bée. Vous savez que mon fils Pierre se marie mardi prochain, avec la petite fille d'Ignace Bonhomme. Eh bien! je vous propose d'aller dîner, ce jour-là au Château. Nous apporterons tout ce qu'il faudra et nous ferons bouillir le thé dans la bonbe (le canard) de l'Intendant."

—Bravo! Bravo! répondirent quelques voix. La plupart cependant, baissèrent la tête et s'esquivèrent sans mot dire.

—Invitez les amis, amenez autant de monde que vous en trouverez. Il y aura de quoi pour tous. Et puis, plus on est de vous, plus on rit."

Il y eût foule au dîner, foule tremblante d'abord, mais bientôt enhardi par de nombreuses rasades de jamaïque. Le repas fini la danse commença. La bravoure était montée à la tête avec la jamaïque, le violon la fit descendre jusque dans les talons. Jamais les orgies du seigneur n'avaient vu pareil entrain. Pendant que les danseurs se trémoussaient au premier étage—plusieurs vieux qui étaient restés au rez-de-chaussée, dans la salle à dîner avec le père du jeune marié visitaient, palpaient les meubles, la vaisselle, etc., et faisaient l'évaluation de chaque article. La convoitise allumait visiblement tous les regards.

—Et dire que tout cela n'appartient à personne, disait l'un d'eux:

—Que ça se perd, reprenait un autre:

—Que c'est encore si bon, poursuivait un troisième.

—Mais Pierre, as-tu visité la cave? demanda quelqu'un.

—La cave? eh non! je n'y ai pas encore pensé... la porte doit être dans cette appartenance?

—Tiens justement, la voici!

Un fort anneau de fer couché dans une rainure circulaire marquait en effet l'endroit de la trappe s'ouvrant sur la cave. Passer sa main dans l'anneau et tirer de toutes ses forces fut le premier mouvement du pétulant amphytrion.

—Allons sapredine! dit-il en lâchant prise, et en redressant sa tête rougie par l'effort qu'il avait fait, c'est plus roide que je n'aurais cru. Qui est-ce qui a des reins solides à exercer? L'occasion est bonne, essayez-en, dit-il, en se levant—qu'un grand gaillard, haut de six pieds, à puissante encolure vint prendre aussitôt avec un empressement plein de confiance.

Comme Pierre B... il se passa les doigts de la main droite dans l'anneau et roidissant ses jambes musculeuses, il tira... tira. L'anneau grinça, mais la trappe ne bougea pas.

—Cré diable! s'écria-t-il en respirant fortement—il faut qu'il y ait quelque chose qui la tienne en dedans. Elle ne serait pas cloué par hasard?...

Les quatre lignes qui séparent la trappe du plancher sont examinées avec attention par Pierre B...

—Pas l'ombre d'une tôte de clou, dit-il en se relevant.

—Il doit y avoir du sortilège là dedans, reprit l'athlète qui avait vainement essayé ses forces.

A cette observation, plus d'un visage pâlit. Les plus timides gagnèrent vers la porte restée ouverte...

—Si on avait une barre de fer? dit Pierre B...

—Mais il y en a une sur le Perron répliqua-t-on de suite.

D'un bond Pierre B... courut chercher la barre désignée. Elle fut passée dans l'anneau. Puis deux fortes perches de frêne furent placées en levier sous la barre—Allons maintenant! quatre hommes vigoureux aux perches, ordonna Pierre B... Mais ce va-et-vient avait attiré l'attention de deux ou trois matrones qui faisaient tapisserie sur le palier de l'escalier.

—Que faites-vous donc là? demanda l'une d'elle.

—On veut ouvrir la trappe de la cave, on dirait que le diable la tient en dedans.

—Ah mon Dieu! ne parlez donc pas comme ça, s'écria la matrone toute tremblante.

—A sa voix, quelques danseuses s'émurent et se rapprochèrent de l'escalier, les danseurs les suivirent en se demandant:

Mais qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

—Il paraît que le diable est dans la cave répondit une voix.

Un frisson de terreur courut dans les veines de toute cette foule joyeuse que le tourbillon de la danse entraîna tout à l'heure comme le vent d'automne roule les feuilles mortes.

Comme pour donner raison à la voix qui avait dit "Il paraît que le diable est dans la cave—la trappe de la cave céda et un horrible sifflement aigu, strident, horrible s'en échappa.

A ce bruit effroyable, danseurs et danseuses se précipitèrent dans l'escalier, se bousculant, se roulant les uns sur les autres: plusieurs femmes tombent et sont foulées aux pieds. Personne n'entend leurs cris: Chacun se sauve à qui mieux mieux, sans souci des autres—on entend des cris, des plaintes, des invocations "Mon Dieu! mon Dieu! Bonne sainte Vierge sauvez-nous!"

En moins d'une minute toute la noce avait vidé la maison et s'était dispersée dans les bois. Ce ne fut qu'à dix arpents de l'Ermitage que les plus braves reprirent leurs sens pour se rendre compte de leur situation et bien voir ce qui se passait autour d'eux. Dans quel piteux état ils se trouvèrent alors! L'un d'eux avait perdu son habit, l'autre ne restait qu'avec une moitié de pantalon, un troisième avait un pied chaussé et l'autre nu. Vêtus d'étoffes moins résistantes, la plupart des femmes n'avaient sauvé que leur chemise dans la déroute. On dit même que la mariée fut bien heureuse de trouver sous la main la feuille de vigne d'ancien usage.

Chapeaux, chales et mantilles furent abandonnées. Pierre B... lui-même avait été tellement épouvanté par le sifflement qui s'était échappé de la cave qu'il jura de ne plus remettre les pieds dans cet antre du diable. Le pauvre garçon! il lui fut aisé de tenir parole, car il mourait un mois après des suites d'un coup qu'il avait reçu à la tête en abattant un arbre.

Comme bien on pense, l'histoire ne tarda pas à se conter et à s'embellir d'une bouche à l'autre. Un avait entendu le diable! un autre disait qu'il lui avait soufflé au visage, un troisième l'avait vu, mais ne pouvait le décrire, un quatrième plus hardi vous traçait son portrait de main de maître. Des cornes, l'œil de feu, le poil, le pied de bouc, il ne manquait rien au maître du sabbat.

Par bonheur, le curé d'alors qui était un homme intelligent sut comprendre de suite, que dans cette cave hermétiquement close, l'air s'était rarifié, pendant les longues années qu'elle était restée fermée, qu'il s'y était fait une espèce de vide, qui produisit le sifflement entendu, en se remplissant. Il en donna l'explication au prône et dissipa ainsi les terreurs qui déjà avaient envahi tous les esprits.

Durant plusieurs années, il se fit encore des noces, des frocots, des pic-nics au Château—mais petit à petit les nappes, les draps, les lits, les services de table, les meubles mêmes furent enlevés. Il ne resta bientôt plus que les quatre murs et les planchers. Ceux-ci ne tardèrent pas à disparaître également et un bon jour, le toit suivit le même chemin que l'ameublement et les planchers. C'est ainsi que le Château, autrefois la terreur des environs a été réduit à l'état de squelette—et qu'il n'effraie même plus les enfants. Car, tous les dimanches, dans la saison des bluts ou on voit des troupes nombreuses errer autour des ruines, en quête de ces petites baies qui y viennent en abondance.

A. N. MONTPETIT.

NOTE DE L'AUTEUR.—Une épave des cuisines du Château a été conservée, me dit-on par un habitant de Charlesbourg. C'est une chaudière en cuivre. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'assurer du fait.

A. N. M.